

LA
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr. Pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



La sainte Vierge après la Passion du Sauveur.
Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES : La sainte Vierge après la passion. —
CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : François le bossu (*suite*) ;
Le bœuf et l'âne, fable. — VARIÉTÉS : L'amiral Hamelin.

RÉCITS HISTORIQUES.

LA SAINTE VIERGE APRÈS LA PASSION.

Dans la gravure de la page précédente Marie est représentée s'en retournant après la passion de son divin fils.

Elle a été témoin du terrible sacrifice ; auprès d'elle étaient sa sœur, femme de Cléophas, et Madeleine et aussi Jean, le disciple bien-aimé.

Marie était restée debout au pied de la croix ; son âme, accablée, gémissante, désolée, a été transpercée d'un glaive de douleur.

Elle a recueilli ces touchantes paroles que lui adressait le Sauveur près d'expirer :

« Voilà votre fils. »

Il désignait Jean.

Et Jean aussi a entendu ces mots que lui adressait le Sauveur en désignant Marie :

« Voilà votre mère. »

Déjà, depuis trois heures, toute la terre était couverte de ténèbres.

Maintenant tout est accompli : on a vu le voile du temple se déchirer, les rochers se fendre, des fantômes apparaître, la terre trembler ; et, au milieu de cette convulsion de la nature, Marie se retire appuyée sur sa sœur et sur son fils adoptif, et accablée d'une affliction inexprimable, que bientôt la glorieuse résurrection de Jésus va changer en une inexprimable joie.

A. L.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

FRANÇOIS LE BOSSU.

Tristes suites de l'incendie.

Aucun événement extraordinaire ne vint plus troubler la tranquillité des châteaux voisins. Christine continua à voir François, Gabrielle et Bernard, presque tous les jours, tantôt chez eux, tantôt au château des Ormes. François s'attachait de plus en plus à Christine, et, grâce au désir qu'avait Isabelle de se rapprocher de lui, ils se retrouvaient dans leurs promenades et aussi dans leurs visites au château de Cémiane. M. de Nancé, cédant au désir de François, donnait souvent des déjeuners et des goûters aux enfants des environs ; c'étaient les beaux jours de François et de Christine. Paolo continuait avec un succès marqué ses leçons à ses deux élèves. Mme des Ormes avait voulu que Paolo les donnât à Christine sans paiement, mais M. des Ormes, qui redoutait le ridicule, plus encore qu'il ne craignait l'humeur de sa femme, les payait assez largement pour fermer la bouche aux mauvaises langues ; car, dans le voisinage on s'amusait beaucoup de l'avarice de Mme des Ormes pour tout ce qui concernait sa fille.

La vie se passait donc heureuse et calme pour François et Christine ; pour M. de Nancé, qui n'était heureux que par son fils ; pour Isabelle, qui aimait beaucoup

Christine à cause de la tendresse qu'elle témoignait à François, et aussi à cause des charmantes qualités qui se développaient par les soins de cette bonne intelligente et par ceux de M. de Nancé. Ce dernier portait à Christine une affection paternelle, et il cherchait à suppléer à la direction qui manquait à la pauvre enfant, du côté de ses parents, par des conseils toujours écoutés et suivis avec reconnaissance. Mme des Ormes oubliait sans cesse sa fille pour ne s'occuper que de toilette et de plaisirs. M. des Ormes, faible et indifférent, avait, comme nous l'avons vu, des éclairs de demi-tendresse qui ne duraient pas ; tranquille sur le sort de Christine depuis qu'il la savait sous la direction sage et dévouée d'Isabelle, il ne s'occupait pas de sa fille, et cherchait, comme sa femme, à passer agréablement ses journées. Tous deux laissaient à Isabelle liberté complète d'élever Christine selon ses idées ; c'est ainsi qu'aidée de M. de Nancé, elle donna à Christine des sentiments religieux et des habitudes pieuses qui lui manquaient ; elle la menait au catéchisme avec François, qui fit cette année même sa première communion sous la direction du bon curé du village, et guidé par son père dont la piété touchait et encourageait François et Christine.

Dès les premiers temps qui suivirent l'entrée d'Isabelle chez Christine, ils eurent occasion d'exercer la vertu de charité à l'égard de Maurice et d'Adolphe. Les brûlures d'Adolphe le faisaient souffrir beaucoup, mais ce n'était rien auprès de ce que souffrait Maurice. En outre des brûlures, le médecin lui avait trouvé les reins et le dos contusionnés et déviés, et les jambes toutes disloquées.

On les transporta chez eux la nuit même de l'incendie ; et ce fut après qu'ils furent installés dans leurs lits, que les deux médecins appelés commencèrent à panser les brûlures et à remettre les membres démis ou brisés.

Maurice poussa des cris lamentables pendant cette opération, qui dura une demi-heure environ ; Maurice se trouvait dans l'impossibilité de remuer, à cause des appareils qui maintenaient ses jambes et ses épaules ; il fallut le faire boire et manger, le moucher et l'essuyer comme un petit enfant ; il se désolait, se fâchait ; ses colères et ses agitations augmentaient son mal.

Les premiers jours sa vie fut en danger, et personne ne put le voir ; mais, après un mois, M. de Nancé demanda si François ne pouvait pas venir le distraire et le consoler ; M. et Mme de Sibran acceptèrent la proposition avec joie, et ils annoncèrent à leurs fils la visite de François.

« Pourquoi l'avez-vous acceptée, dit Maurice en gémissant. Il va triompher de me voir si malade ; Adolphe et moi nous sommes moqués de sa bosse, et il doit nous en vouloir. »

MME DE SIBRAN. Mon pauvre ami, tu t'ennuies tant et tu souffres tant, que ton père et moi nous avons jugé utile de te donner une distraction.

MAURICE. Jolie distraction !

ADOLPHE. Agréable passe-temps !

Malgré l'humeur qu'ils témoignaient, ils ne voulurent pas que Mme de Sibran écrivit à François pour l'empêcher de venir. Le lendemain, François arriva à une heure ; ni Maurice ni Adolphe ne bougèrent ni ne parlèrent quand il entra chez eux et qu'il leur dit bonjour d'un air affectueux.

FRANÇOIS. Vous avez bien souffert et vous souffrez encore beaucoup?...

Pas de réponse.

FRANÇOIS. Nous avons été tous bien tristes de votre accident.... Papa a envoyé tous les jours savoir de vos nouvelles.... Dès que j'ai su que vous alliez un peu mieux, j'ai bien vite demandé la permission de venir vous voir.... C'est si triste et si ennuyeux d'être dans son lit!... Vous surtout, pauvre Maurice, qui ne pouvez pas faire un mouvement... Je vous fatigue, peut-être?... Dites-le-moi franchement; je reviendrai demain ou après-demain.... »

Le pauvre François était un peu embarrassé; il ne savait s'il devait rester ou s'en aller; il attendit encore quelques minutes, et Maurice et Adolphe persistant à garder le silence, il se leva.

« Adieu, Maurice; adieu, Adolphe; je reviendrai vous voir avec papa, et je ne resterai pas longtemps pour ne pas vous fatiguer. »

Le bon François sortit un peu triste du mauvais accueil que lui avaient fait ces garçons dont il avait déjà eu tant à se plaindre; mais, toujours bon et généreux, il se dit :

« Il ne faut pas leur en vouloir, ces pauvres malheureux ! Ils souffrent; peut-être que le bruit leur fait mal.... Je verrai une autre fois à leur parler de choses qui les amusent. »

Christine savait qu'il avait été voir les Sibran; le lendemain, elle alla chez lui savoir de leurs nouvelles.

« Ils souffrent toujours beaucoup, répondit François.

CHRISTINE. Ont-ils été contents de te voir?

FRANÇOIS. Je ne sais pas; ils ne me l'ont pas dit.

CHRISTINE. T'ont-ils raconté comment le feu avait pris au salon?

FRANÇOIS. Non, je ne le leur ai pas demandé.

CHRISTINE. De quoi avez-vous donc causé?

FRANÇOIS. Mais ils n'ont pas causé; j'ai parlé tout seul.

CHRISTINE. Ah! mon Dieu! Est-ce que leur langue est brûlée?

FRANÇOIS, *souriant*. Non; seulement ils ne parlent pas. »

Christine le regarda attentivement.

CHRISTINE. François.... Ils t'ont fait quelque méchanceté et tu ne veux pas le dire. Je le vois à ton air embarrassé.

— Et tu as deviné, Christine, dit M. de Nancé en riant. Ils ne lui ont pas dit un mot, pas répondu un oui ou un non; ils ne l'ont pas regardé. Et François veut y retourner.

CHRISTINE. Tu es trop bon, François! Je t'assure que tu es trop bon. Ne trouvez-vous pas, cher monsieur?

M. DE NANCÉ. On n'est jamais trop bon, ma petite Christine, et rarement on l'est assez. En retournant chez Maurice et Adolphe, François fait un double acte de charité; il rend le bien pour le mal, et il visite des malheureux qui souffrent et qui ont longtemps à souffrir encore, surtout Maurice. Cette seconde visite les touchera peut-être; et, s'ils voient souvent François, ils deviendront probablement meilleurs.

CHRISTINE. C'est vrai cela; on est toujours meilleur quand on a passé quelque temps avec François et avec vous.... Et c'est pourquoi je serais si contente de ne jamais vous quitter tous les deux!... Si vous vouliez?...

— Pauvre chère enfant, dit M. de Nancé en l'embrassant, n'y pense pas; c'est impossible.

CHRISTINE. Quand je serai vieille, et que je serai ma maîtresse, je viendrai chez vous et j'y resterai toujours.

M. DE NANCÉ. Alors, nous verrons; nous avons le temps d'y penser. En attendant, va jouer avec François; j'ai à travailler.

CHRISTINE. Qu'est-ce que vous faites? A quoi travaillez-vous?

M. DE NANCÉ. Tu es une petite curieuse. Je travaille à un livre que tu ne comprendras pas.

CHRISTINE. Vous croyez? Je crois, moi, que je comprendrai. De quoi parlez-vous?

M. DE NANCÉ. De l'éducation des enfants, et des sacrifices qu'on doit leur faire.

CHRISTINE. Ce n'est pas difficile à comprendre. Il faut faire comme vous, voilà tout. Je comprends très-bien tous les sacrifices que vous faites à François. Je vois bien que vous restez toujours à la campagne pour l'éducation de François; que vous ne voyez que les personnes qui peuvent être utiles ou agréables à François; que vous me laissez venir si souvent vous déranger et vous ennuyer chez vous, pour François; que vous m'apprenez à être bonne et pieuse, pour François; que vous m'aimez enfin pour François; que vous....

M. DE NANCÉ, *l'embrassant*. Assez, assez, chère enfant; tu es trop modeste pour ce qui te regarde et trop clairvoyante pour le reste. Dans l'origine, je t'ai aimée et attirée pour François, mais je t'ai bien vite aimée pour toi-même, et, après François, tu es la personne que j'aime le plus au monde. François le sait bien; nous parlons souvent de toi, et nous nous entendons très-bien pour t'aimer.

CHRISTINE, *se jetant à son cou*. Comme vous êtes bon! Comme je vous aime, cher, cher monsieur de Nancé! Et comme cela m'ennuie de vous appeler monsieur! J'ai toujours envie de vous dire : *Papa*.

M. DE NANCÉ. Ne fais jamais cela, mon enfant; ce serait mal.

CHRISTINE. Pourquoi mal?

M. DE NANCÉ. Parce que ce serait presque un blâme pour ton papa; c'est comme si tu disais : M. de Nancé est meilleur pour moi que mon vrai papa, et je l'aime davantage.

CHRISTINE. Mais.... ce serait la vérité.

M. DE NANCÉ. Chut! ma Christine; chut! Que personne ne t'entende dire pareille chose.

Christine resta un instant sans parler, la tête appuyée sur l'épaule de M. de Nancé.

M. DE NANCÉ. A quoi penses-tu, Christine?

CHRISTINE. Je pense que je suis très-heureuse de vous avoir connus, vous et François. Il est si bon, François!

M. DE NANCÉ, *souriant*. Oui, il est bien bon, mais prends garde qu'il ne s'impatiente de perdre son temps à nous regarder au lieu de jouer.

CHRISTINE. Est-ce que cela t'ennuie, François?

FRANÇOIS. Oh! non, pas du tout. J'aime beaucoup à t'entendre dire des choses aimables à papa et à l'entendre te répondre.

CHRISTINE. Iras-tu demain chez Maurice?

FRANÇOIS. Oui, certainement; je l'ai promis.

CHRISTINE. Veux-tu que j'y aille avec toi?

FRANÇOIS. Oui, si papa veut bien t'emmener.

M. DE NANCÉ. Tu ne peux pas y aller, Christine; tu as neuf ans; tu ne peux pas faire des visites à des grands garçons de treize et onze ans.

CHRISTINE. C'était seulement pour que François ne s'ennuie pas chez eux que je demandais à y aller, car

je les déteste.... c'est-à-dire je ne les aime pas beaucoup.

M. DE NANCÉ. Tu as bien fait de te reprendre, chère petite, car ton *déteste* n'était pas charitable; à présent, mes enfants, allez-vous-en; vous m'empêchez d'écrire.

Les enfants allèrent rejoindre Isabelle et jouèrent



M. de Nancé donnait souvent des goûters aux enfants des environs. (Page 130, col. 1.)

quelque temps; Paolo arriva pour donner à François ses leçons, et ils se séparèrent en disant :

« A demain ! »

Changement de Maurice.

Le lendemain, avant la visite de Christine, qu'elle faisait toujours un peu tard, vers trois heures, à cause des leçons que lui donnait Paolo, François retourna avec son père chez les Sibran; il monta, comme la veille, chez Maurice et Adolphe, qui le virent entrer avec surprise. Maurice rougit et voulut parler, mais il ne dit rien.

FRANÇOIS. Bonjour, Maurice; bonjour, Adolphe; j'espère que vous allez un peu mieux aujourd'hui.... Vos yeux sont plus animés et vous êtes moins pâles.... Je ne vous ferai pas une longue visite.... comme hier.... seulement pour vous raconter que M. de Guibert va demain s'établir à Argentan, où il a trouvé une maison à louer, pendant qu'il fait rebâtir son château brûlé.... Il paraît qu'il ne perdra rien, parce que la Compagnie d'assurances lui paye tous ses meubles et son château.... Adieu, pauvre Maurice; adieu, Adolphe; je prie toujours le bon Dieu qu'il vous guérisse bientôt.

François leur fit un salut amical et se dirigea vers la porte.

« François ! » appela Maurice d'une voix faible.

François retourna bien vite près de son lit.

MAURICE. François! pardonnez-moi; pardonnez à Adolphe. Vous êtes bon, bien bon! Et nous, nous avons été si mauvais, moi surtout. Oh! François! comme Dieu m'a puni! Si vous saviez comme je souffre! De partout! Et toujours, toujours! Ces appareils me gênent tant! Pas une minute sans souffrance!

FRANÇOIS. Pauvre Maurice! Je suis bien triste de ce terrible accident. Je ne puis malheureusement pas

vous soulager; mais si je croyais pouvoir vous distraire, vous être agréable, je viendrais vous voir tous les jours.

MAURICE. Oh! o..i. Bon, généreux François! Venez tous les jours; restez bien longtemps.

FRANÇOIS. A demain alors, mon cher Maurice; à demain, Adolphe.

Dès qu'il fut sorti, le regard douloureux de Maurice qui l'avait suivi, se reporta vers son frère.

« Pourquoi n'as-tu rien dit, Adolphe? Comment n'as-tu pas été touché de la

bonté de ce pauvre François que nous avons si mal traité, que nous avons reçu si grossièrement avant-hier, et qui veut continuer ses visites malgré notre méchanceté?

ADOLPHE. Je déteste ce vilain bossu; les bossus sont toujours méchants; c'est toi-même qui l'as dit.



Tu es une petite curieuse. (Page 131, col. 2.)

MAURICE. J'ai mal dit, car François est bon.

ADOLPHE. Est-ce qu'on sait s'il est bon ou méchant?

MAURICE. Ce qu'il fait pour nous prouve qu'il est bon. S'il vient demain, je t'en prie, sois poli pour lui et parle-lui. »

Adolphe ne répondit pas; Maurice était fatigué, il ne dit plus rien.

En revenant à la maison avec son père, François lui raconta avec bonheur ce que lui avait dit Maurice. M. de Nancé partagea le triomphe de François et lui fit voir combien la bonté et l'indulgence réussissaient mieux que la colère et la sévérité.

« Continue ta bonne œuvre, cher ami, peut-être s'améliorera-t-il tout à fait. C'est un vrai bonheur quand on peut rendre bons les méchants. »

Christine fut enchantée du résultat de cette seconde visite, et encouragea François à continuer et à tâcher de ramener aussi Adolphe à de meilleurs sentiments.

Pendant deux mois François retourna tous les jours chez les Sibrans. Adolphe guérit de ses brûlures au bout d'un mois; il resta rebelle aux sollicitations de Maurice et insensible à la bonté, à l'amabilité de François. Le pauvre Maurice, au contraire, de plus en plus touché de la généreuse affection que lui témoignait François, devint plus doux, plus endurant, plus résigné de jour en jour; au bout de ces deux mois, le médecin lui permit de se lever et de faire usage de ses membres remis. Quand il se leva, sa faiblesse le fit retomber de suite sur son lit; un second essai, plus heureux, lui permit de s'appuyer sur ses jambes et de se tourner vers la glace; mais de quelle terreur ne fut-il pas saisi, quand il vit ses jambes tortues et raccourcies, une épaule remontée et saillante, les reins ployés et ne pouvant se redresser, et le visage, jusque-là enveloppé de cataplasmes ou d'onguent, conturé et défiguré par les brûlures; Adolphe l'avait été aussi, mais beaucoup moins.

Le malheureux Maurice poussa un cri d'horreur et retomba presque inanimé sur son lit. Mme de Sibran se jeta à genoux, le visage caché dans ses mains, et M. de Sibran quitta précipitamment la chambre pour cacher son désespoir à son fils.

« Mon Dieu! mon Dieu! criait Maurice, ayez pitié de moi! Mon Dieu! ne me laissez pas ainsi! Que vais-je devenir! Je ne veux pas vivre pour être un objet d'horreur et de risée! »

Puis, se relevant et se regardant encore dans la glace :

« Mais je suis horrible, affreux! François lui-même reculera d'épouvante en me voyant! Lui est bossu, c'est vrai, mais son visage, du moins, est joli, ses jambes sont droites.... Et moi!... et moi!... Maman, maman, secourez-moi; ayez pitié de votre malheureux Maurice! »

Mme de Sibran releva son visage inondé de larmes, et, regardant encore Maurice, l'horreur et le chagrin dont elle fut saisie lui firent craindre un évanouissement; au lieu de répondre à l'appel de son fils, elle se releva et courut rejoindre son mari, pour unir sa douleur à la sienne.

Maurice resta seul en face de la glace; plus il examinait ses difformités nouvelles, plus elles lui paraissaient hideuses et repoussantes; sa pâleur rendait plus apparentes les coutures et les plaques rouges de son visage; sa faiblesse faisait ployer davantage ses reins et ses jambes. Pendant qu'il continuait l'examen de sa personne, la porte s'ouvrit doucement, et François entra. Toujours attentif à éviter ce qui pouvait peiner ou blesser les autres, il réprima, non sans peine, un cri de surprise et de frayeur à la vue de l'infortuné Maurice, qu'il devina plus qu'il ne le reconnut. Maurice se retourna, l'aperçut et examina l'impression qu'il produisait sur François. Il ne put découvrir que l'expression d'une profonde pitié et d'un sincère attendrissement.



François soutint Maurice dans ses bras. (Page 134, col. 1.)



Mon pauvre Maurice, quelle mauvaise tournure tu as! (P. 134, c. 1.)

FRANÇOIS. Mon pauvre ami ! Mon pauvre Maurice ! Quel malheur ! Mon Dieu, quel malheur !

François soutint dans ses bras Maurice prêt à défaillir ; il le fit asseoir, resta près de lui, et pleura avec lui et sur lui.

FRANÇOIS. Du courage, mon ami ; ne perds pas l'espoir de redevenir ce que tu étais. Tu es faible, à présent ; tu ne peux pas te redresser ni te tenir sur tes jambes ; dans quelques jours, quelques semaines au plus, tu retrouveras des forces et tu te tiendras droit comme avant.

MAURICE. Non, non, François ; je sens que je ne me tiendrai jamais droit. Et mes jambes ?... Comment se redresseraient-elles ? elles sont contournées et tortues. Et l'épaule ? comment s'aplatirait-elle et redeviendrait-elle comme elle doit être. Regarde-moi et regarde-toi. Eh bien ! moi qui me suis tant moqué de ton infirmité, qui t'ai ridiculisé et tourmenté, j'en suis réduit à envier ton apparence. Je n'oserai plus jamais me montrer ; je ne sortirai plus de ma chambre.

FRANÇOIS. Tu auras tort, mon pauvre Maurice, parce que tu te rendras malade, tu t'ennuieras horriblement et tu souffriras bien plus.

MAURICE. Crois-tu que ce soit agréable de voir tout le monde rire et chuchoter, d'entendre crier les petits enfants : Un bossu, un bossu ! Venez voir un bossu !

FRANÇOIS, *souriant*. Ce n'est pas agréable, je le sais mieux que tout autre ; c'est triste et pénible. Mais on se résigne à la volonté du bon Dieu et on s'y habitue un peu. Et puis, comme on est heureux quand on trouve quelqu'un de bon qui vous témoigne de la pitié, de l'amitié, qui prend votre défense, qui vous aime parce que vous êtes infirme. Ce bonheur-là, Maurice, compense ce qu'il y a de pénible dans ma position.

MAURICE. Tu pourrais bien dire *notre* position.... Ce que tu m'as dit me fait du bien ; je ne me sens plus aussi désespéré ; peut-être, en effet, serai-je moins difforme dans quelque temps.

François resta longtemps chez Maurice ; quand il le quitta, le désespoir des premiers moments était calmé ; il promit à François d'espérer, de se résigner et d'obéir docilement aux prescriptions du médecin, quand même il ordonnerait les promenades à pied et en voiture. Adolphe ne parut pas, tant que François resta chez Maurice ; il n'avait pas encore vu son frère levé.

Quand Maurice fut seul, Adolphe entra ; il poussa un cri en voyant la difformité de Maurice.

ADOLPHE. Mon pauvre Maurice, que tu es laid ! Quelle tournure tu as ! Quelles épaules ! Quelles jambes ! Et ta figure !... En vérité, je te plains ! C'est affreux, horrible !

MAURICE, *tristement*. Je le sais, Adolphe ; je le vois sans que tu me le dises.

ADOLPHE. Toi qui te moquais tant de François, tu es bien pis que lui ! Si tu voyais la figure que tu as !

MAURICE. Je l'ai vue dans la glace.

ADOLPHE. Et tu n'as pas eu peur en te voyant ?

MAURICE. Non, j'ai pleuré.... Et le bon François a pleuré avec moi.

ADOLPHE. Ce qui veut dire que je dois pleurer aussi.... Je t'en demande bien pardon ; je suis très-fâché de ce qui t'arrive, mais il m'est impossible de pleurer comme une fille parce que tu as eu le malheur de devenir difforme !

MAURICE. Comme c'est mal ce que tu dis, Adolphe !

François m'a consolé, m'a encouragé ; et toi qui es mon frère et qui devrais me plaindre, tu ne trouves rien à dire pour me consoler de ce grand malheur.

ADOLPHE. François a pleuré avec toi parce qu'il est bossu, lui ; mais moi, que veux-tu que je fasse, que je dise ?

MAURICE. Adolphe, laisse-moi seul, je t'en prie ; ton indifférence me peine ; elle m'afflige pour toi.

ADOLPHE. Pour moi ? Tu es bien bon ! Je suis très-fâché de ce qui t'arrive, mais quant à pleurer et en mourir de chagrin, je laisse cette satisfaction au sensible François. Adieu, je sors avec papa ; nous allons t'acheter quelque chose pour te consoler ; nous serons de retour dans une heure.

Adolphe sortit. Maurice joignit les mains avec un geste de désespoir et gémit tout haut sur l'insensibilité de son frère ; il en fit la comparaison avec François, et il se demanda d'où pouvait venir cette différence. Il crut comprendre qu'elle provenait de l'éducation différente qu'ils avaient reçue ; Adolphe et lui, élevés légèrement, sans religion, sans principes, ne vivant que pour le plaisir et la dissipation ; François élevé pieusement, sérieusement, quoique gaiement, pratiquant la religion et la charité, s'oubliant pour les autres et faisant passer le devoir avant le plaisir.

« Il faut que j'en parle à François, se dit-il, et si j'ai deviné juste, je changerai de manière de vivre et je crois que j'en serai plus heureux. »

(La suite au prochain numéro. COMTESSE DE SÉGUR.)

LE BOEUF ET L'ÂNE.

FABLE.

I

Un homme riche, dans une contrée de l'Orient, s'était retiré avec sa femme et ses enfants dans une de ses terres, pour la faire valoir par lui-même. Il avait le don d'entendre le langage des bêtes.

Dans une de ses étables, il y avait à une même auge un bœuf et un âne. Un jour qu'il était assis près d'eux et qu'il se divertissait à voir jouer devant lui ses enfants, il entendit le bœuf qui disait à l'âne :

« L'Éveillé, que je te trouve heureux, quand je considère le repos dont tu jouis et le peu de travail qu'on exige de toi ! Un homme te panse avec soin, te lave, te donne de l'orge bien criblée et de l'eau fraîche et nette. Ta plus grande peine est de porter notre maître lorsqu'il a quelque petit voyage à faire ; sans cela, toute ta vie se passerait dans l'oisiveté. La manière dont on me traite est bien différente, et ma condition est aussi malheureuse que la tienne est agréable : il est à peine deux heures du matin qu'on m'attelle à une charrue et je suis contraint de la traîner tout le long du jour en fendant la terre, ce qui me fatigue à un tel point, que les forces me manquent quelquefois. D'ailleurs, le laboureur, qui est toujours derrière moi, ne cesse de me frapper. A force de tirer la charrue, j'ai le cou tout écorché. Enfin, après avoir travaillé depuis le matin jusqu'au soir, quand je suis de retour, on me donne à manger de méchantes fèves sèches dont on ne s'est pas mis en peine d'ôter la terre, et de mauvaise paille. Pour comble de misère, lorsque je me suis repu d'un mets si peu appétissant, je suis obligé de passer la nuit couché sur le fumier. Tu vois donc que j'ai raison d'envier ton sort. »

L'âne n'interrompit pas le bœuf; il le laissa parler tant qu'il voulut; mais, quand il eut fini d'exhaler ses plaintes :

« Tu ne démens pas, lui dit-il, le nom d'idiot qu'on a donné à ta race; tu es trop simple, tu te laisses mener comme l'on veut, et tu ne sais pas prendre une bonne résolution. Cependant, quel avantage te revient-il de toutes ces indignités que tu souffres? Tu te tues toi-même pour le repos, le plaisir et le profit de gens qui ne t'en savent point de gré. On ne te traiterait pas de la sorte, si tu avais autant de courage que de force. Lorsqu'on t'attache à l'auge, que ne fais-tu résistance? Que ne donnes-tu de bons coups de corne? Que ne marques-tu ta colère en frappant du pied contre la terre? Pourquoi, enfin, n'inspires-tu pas la terreur par des beuglements effroyables? La nature t'a donné les moyens de te faire respecter, et tu ne t'en sers pas. On t'apporte de mauvaises fèves et de mauvaise paille, n'en mange point; flaire-les seulement et laisse-les. Si tu suis les conseils que je te donne, tu verras bientôt dans ton sort un changement dont tu me remercieras. »

Le bœuf prit en fort bonne part les avis de l'âne; il lui en témoigna sa reconnaissance.

« Cher l'Éveillé, ajouta-t-il, je ne manquerai pas de faire tout ce que tu m'as dit, et tu verras de quelle manière je suivrai tes conseils. »

Ils se turent après cet entretien, dont leur maître ne perdit pas une parole.

II

Le lendemain de bon matin, le laboureur vint prendre le bœuf; il l'attacha à la charrue et le mena au travail ordinaire. Le bœuf, qui n'avait pas oublié le conseil de l'âne, fit fort le méchant ce jour-là; et le soir, lorsque le laboureur, l'ayant ramené à l'auge, voulut l'attacher comme de coutume, le malicieux animal, au lieu de présenter ses cornes de lui-même, se mit à faire le rétif et à reculer en beuglant; il baissa même ses cornes, comme pour en frapper le laboureur. Il fit enfin tout le manège que l'âne lui avait enseigné.

Le jour suivant, le laboureur vint le reprendre pour le ramener au labourage; mais, trouvant l'auge encore remplie de fèves et de la paille qu'il avait mise le soir, et le bœuf couché par terre, les pieds étendus, et hâtant d'une étrange façon, il le crut malade; il en eut pitié, et, jugeant qu'il était inutile de le mener au travail, il alla aussitôt en avertir le maître.

Le maître vit bien que les mauvais conseils de l'Éveillé avaient été suivis; et, pour le punir comme il le méritait :

« Va, dit-il au laboureur, prends l'âne à la place du bœuf, et aie soin de lui donner bien de l'exercice. »

Le laboureur obéit. L'âne fut obligé de tirer la charrue tout ce jour-là; ce qui le fatigua d'autant plus, qu'il était moins accoutumé à ce travail. Outre cela, il reçut tant de coups de bâton, qu'il ne pouvait se soutenir quand il fut de retour.

Cependant le bœuf était très-content; il avait mangé tout ce qu'il y avait dans l'auge et s'était reposé toute la journée; il se réjouissait intérieurement d'avoir suivi les conseils de l'Éveillé; il lui adressait en lui-même mille remerciements pour le bien qu'il lui avait procuré, et il ne manqua pas de lui en faire un nouveau compliment lorsqu'il le vit arriver.

L'âne ne répondit rien au bœuf, tant il avait de dépit d'avoir été si maltraité.

« C'est par mon imprudence, se disait-il à lui-même, que je me suis attiré ce malheur; je vivais heureux; tout me souriait; j'avais tout ce que je pouvais souhaiter : c'est ma faute si je suis dans ce déplorable état; et si je n'invente quelque ruse pour m'en tirer, ma perte est certaine. »

En achevant de se parler ainsi, il se laissa tomber à demi mort au pied de son auge.

Le maître ayant appris que l'âne était dans un état pitoyable, fut curieux de savoir ce qui se passerait entre lui et le bœuf. C'est pourquoi, après le souper, il sortit au clair de la lune et alla s'asseoir auprès d'eux.

III

En arrivant, il entendit l'âne qui disait au bœuf :

« Camarade, dis-moi, je te prie, ce que tu as l'intention de faire quand le laboureur t'apportera demain à manger. »

— Ce que je ferai? répondit le bœuf, je continuerai de faire ce que tu m'as enseigné. Je m'éloignerai tout d'abord; je présenterai mes cornes comme hier; je ferai le malade et feindrai d'être aux abois.

— Garde-t'en bien, interrompit l'âne, ce serait le moyen de te perdre; car, en arrivant ce soir, j'ai ouï dire par notre maître une chose qui m'a fait trembler pour toi.

— Eh! qu'as-tu entendu? dit le bœuf; ne me cache rien, de grâce, mon cher l'Éveillé.

— Notre maître, reprit l'âne, a dit au laboureur ces tristes paroles : « Puisque le bœuf ne mange pas et qu'il ne peut se soutenir, je veux qu'il soit tué demain. Nous ferons, pour l'amour de Dieu, une aumône de sa chair aux pauvres; et quant à sa peau, qui pourra nous être utile, tu la donneras au corroyeur; ne manque donc pas de faire venir le boucher. »

« Voilà ce que j'avais à t'apprendre, ajouta l'âne; l'intérêt que je prends à ta conservation et l'amitié que j'ai pour toi m'obligent à t'en avertir et à te donner un nouveau conseil. Dès qu'on t'apportera tes fèves et ta paille, lève-toi et jette-toi dessus avec avidité; le maître jugera par là que tu es guéri et révoquera sans doute ton arrêt de mort; au lieu que si tu agis autrement, c'est fait de toi. »

Ce discours produisit l'effet qu'en avait attendu l'âne. Le bœuf en fut étrangement troublé et en beugla d'effroi; il promit de suivre ce conseil; il le suivit en effet.

On peut penser combien cette conversation amusa le maître qui l'écoutait.

Quant à nous, elle nous apprend à nous défier des conseils que certaines personnes se mêlent de nous donner, car bien souvent c'est leur propre intérêt qui les leur dicte.

X.

VARIÉTÉS.

L'AMIRAL HAMELIN.

L'amiral Hamelin, né le 2 septembre 1796 à Pont-l'Évêque (Calvados), s'embarqua, dès l'âge de onze ans, comme simple mousse à bord de *la Vénus*, que commandait son oncle, fut témoin de la bataille de Grand-Port, devant l'île Bourbon, et obtint, après la destruction de la frégate sur laquelle il servait, le grade d'aspirant. Nommé enseigne en 1812, il participa à

l'expédition de l'Escaut, et, en 1823, à celle de Cadix, et rendit, en 1827, des services signalés au commerce européen par une croisière bien dirigée contre les pirates algériens qui infestaient la Méditerranée. A son retour d'une campagne dans l'océan Pacifique, il reçut le commandement d'une corvette faisant partie de l'escadre envoyée contre Alger en 1830. A cette occasion, il écrivit au ministre de la marine une lettre où l'on remarquait cette phrase : « Je sais que ce n'est pas un commandement de mon grade; mais peu m'importe, pourvu que j'aie au feu. » En effet, il avait rang de capitaine de frégate depuis deux ans.

Sous le gouvernement de Juillet, M. Hamelin devint successivement capitaine de vaisseau, contre-amiral, major général de la marine à Toulon, commandeur de la Légion d'honneur, et commanda, de 1843 à 1846, la station navale de l'Océanie. Là il déploya beaucoup d'habileté dans les négociations entreprises avec l'Angleterre, au sujet de la possession des îles Marquises.

Nommé vice-amiral en 1848, il fut appelé à partager les travaux de la commission qui réforma l'organisation de l'École polytechnique, et, à la suite d'une inspection générale, il alla diriger la préfecture maritime de Toulon; il y resta en fonctions pendant cinq



L'amiral Hamelin.

ans, pourvut aux armements de l'armée d'occupation de Rome et de l'expédition d'Orient, et ne quitta cette position que pour s'embarquer, à la fin de 1853, comme chef d'une division navale. Après avoir franchi les Dardanelles, de concert avec la flotte anglaise, il entra dans les eaux de la mer Noire, ravitailla Batoun et le fort Saint-Nicolas, bombarda le port militaire d'Odessa et de Redout-Kaleh, mit l'embouchure du Danube en état de blocus, seconda les difficiles opérations du débarquement des troupes en Crimée, et participa à l'attaque du 17 octobre, contre les forts de Sébastopol; il montra autant de courage que de sang-froid pendant

cette dernière affaire, et fut exposé personnellement aux plus grands périls par le feu meurtrier de l'ennemi.

Dès que l'époque de son commandement fut expirée, M. Hamelin rentra en France et obtint, après avoir passé par tous les degrés de la hiérarchie navale, le rang d'amiral, qui lui donna le droit de siéger au Sénat. Il fut nommé ministre de la marine en 1855. En cessant d'être ministre, il fut nommé grand chancelier de la Légion d'honneur.

Il est mort récemment, universellement regretté.

VINCENT.